Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/physiologiedelap00rous

PHYSIOLOGIE
DE LA PORTIÈRE.

PAR JAMES ROUSSEAU.

Dessins par Daumier.

PARIS.

AUBERT, ÉDITEUR,
Place de la Bourse.

LAVIGNE,
1, rue du Paon Saint-André

DELAPORTE'S
Parisian Repository,
37, & 38,
BURLINGTON ARCADE
Corner of

PUBLICATIONS

D'AUBERT ET Cie,

GALERIE VÉRO-DODAT.

FOLIES CARICATURALES, par Cham, Emy, Forest, Maurisset, Bouchot, Trimolet, Pruche et autres. La livraison est composée de 8 pages remplies de petites caricatures très-comiques. Prix de la livraison. 50 c.

13 *livraisons sont en vente.*

L'ALBUM CHAOS, huit livraisons composées chacune de 4 pages contenant un nombre incroyable de sujets de tous genres, dessinés à la plume. Prix de la livraison. 50 c.

Sous Presse.

LE MIROIR DU BUREAUCRATE, joli petit album de poche, caricatures sur la bureaucratie.

OUVRAGES D'ENFANTS.

LA MORALE EN IMAGES va paraître par livraisons de 8 pages de texte, ornées de jolis dessins sur bois et accompagnées chacune d'une lithographie par MM. Charlet, Jules David, Devéria, Grenier, Roqueplan, et autres. Le volume se composera de 40 livraisons à 25 c.

LE PANORAMA DES ENFANTS CÉLÈBRES, 40 livraisons ornées de lithographies imprimées en deux teintes. Prix de la livraison. 25 c.

PHYSIOLOGIE

DE LA PORTIÈRE.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie

DE LA PORTIÈRE,

PAR

James Rousseau

(De la *Gazette des Tribunaux*).

VIGNETTES

PAR DAUMIER.

PARIS,

AUBERT ET Cie, Galerie Véro-Dodat. — LAVIGNE, Rue du Paon-St-André, 1.

1841.

CHAPITRE PREMIER.

Généalogie de la Portière.

L'origine de la portière ne remonte pas bien haut dans l'échelle des temps. Cette vigilante gardienne de presque toutes les maisons de nos jours était, il n'y a guère plus d'un siècle, un luxe que bien peu de personnes pouvaient se permettre. Les grands seigneurs, les traitants, les financiers avaient un suisse à la porte de leur hôtel, mais un bien petit nombre de bourgeois entretenaient un portier à l'huis de leur maison.

Boursault, dans une de ses comédies, met cette exclamation dans la bouche de l'un de ses personnages : — « *Un notaire qui a un portier !* » — Portiers et notaires ont merveilleusement progressé depuis cette époque : aujourd'hui un notaire fait partie de l'aristocratie ; il a un portier tant qu'il exerce, mais quand il se retire, il a un suisse.

Quoique la portière soit de création moderne, je défie au plus habile élève de l'école des chartes d'établir sa généalogie ; on retrouverait plus aisément les papiers de famille du vieil Homère. Ne recherchez rien au delà de son existence et de sa présence dans la loge à laquelle elle est inféodée. Avez-vous jamais vu une portière qui ait un père ou une mère ? C'est un produit anonyme, qui vient au monde par juxtà-position, comme les champignons et les truffes. Tout ce qu'il est possible de savoir des antécédents de la portière, c'est qu'elle a eu des malheurs et qu'elle n'était pas née pour tirer le cordon. Quelquefois, elle est femme d'un négociant ruiné par des banqueroutes ; de temps à autre, elle a été abandonnée par son mari, qui l'a laissée privée de toutes ressources ; le plus souvent, elle est veuve d'un officier tué

sur les champs de bataille de l'empire. Et tout cela est dit d'un ton digne, pénétré, avec un raisonnable accompagnement de cuirs, en reniflant une prise de tabac ou en avivant les cendres de son gueux.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que la portière ne descend pas d'une portière. Il n'y a peut-être pas de classe où l'on tienne plus à ne pas se voir revivre dans la personne de ses en-

fants. Et voyez un peu la bizarrerie ! Personne n'a plus de fierté que la portière ; le démon de l'orgueil et de la vanité l'agite incessamment ; étant, par sa position topographique, la première de la maison, moralement aussi elle s'en voit la première ; eh bien ! tous ses efforts tendent à pousser sa fille dans une autre direction. — « Ma fille, tirer le cordon ! s'écriera-t-elle : p'us souvent !.. Une enfant si bien éduquée ; qui raisonne sur n'importe quoi et qui chante comme un rossignol... » En effet, la fille de la portière chante toute la journée : sans cesse en contact avec les orgues de Barbarie, elle répète du matin au soir, en trouvant moyen de les défigurer encore, la musique et les paroles de nos opéras, déjà suffisamment contrefaites par les musiciens ambulants. Si elle veut roucouler le classique : « Fleuve du Tage, » elle ne manquera jamais de piailler en fausset :

Fleure du Tage...

Mais c'est encore bien mieux quand elle s'attaque à un opéra : j'ai eu l'ineffable bonheur d'entendre, pendant deux ans, presqu'à chaque heure du jour, chanter par la fille de ma portière, ce fragment de *Robert-le-Diable* :

La trompette guerrière
Nous appelle au combat,

c'était à dégoûter de la guerre à tout jamais!

Je suis donc forcé d'avouer mon insuffisance touchant la généalogie de la portière, et je ne puis que vous engager, si vous y tenez, à faire des recherches qui, de ma part, ont été complétement inutiles. J'ai été jusqu'à consulter M. de Buffon, chapitre des Animaux malfaisants, et je n'y ai rien trouvé du sujet qui m'occupe. La portière a été oubliée par le célèbre naturaliste.

CHAPITRE II.

Des rapports de la Portière avec le Propriétaire et les Locataires.

Le propriétaire et le locataire sont ennemis nés. Celui-ci veut louer son appartement le plus cher qu'il peut ; celui-là veut l'avoir au meilleur marché possible ; l'un pense que des papiers qui ont dix ans de service, qui sont tachés de graisse et dont tous les angles sont déchirés, pourraient bien être remplacés ; l'autre ne trouve rien d'élégant comme des bordures grasses et qui pendillent en loques ; le locataire n'a aucune estime pour une cheminée qui fume ; le propriétaire ne voit pas le moindre inconvénient à laisser sa fenêtre ouverte par un

froid de dix degrés. La portière, étant l'exécutrice des basses œuvres du propriétaire, participe de la position de celui-ci vis-à-vis des locataires, c'est-à-dire qu'elle est aussi leur ennemie naturelle, et d'autant plus que, comme nous le verrons par la suite, elle l'est tout à la fois et pour le compte du propriétaire et pour son compte personnel.

Dès que la portière apprend que le propriétaire doit venir dans la maison, elle s'empresse de secouer sa torpeur habituelle. Dès le matin, le palier est lavé, l'escalier balayé et frotté, la

rampe passée à l'encaustique. La pauvre femme néglige ses plus chères occupations, ses affections les plus vives : elle oublie de faire bouillir son marc; elle n'a plus l'œil sur son lait, qui monte et déborde sur les charbons; les miaulements de son chat, qui réclame le sou de mou quotidien, la trouvent insensible, et son merle exprime en vain par ses cris la détresse de son estomac; enfin, ce jour-là, les locataires ont leurs journaux une heure plus tôt que de coutume.

Le propriétaire arrive, et quoique tout reluise du haut en bas, la portière, prenant un petit air modeste, s'excuse de ce que Monsieur ne va pas trouver la maison aussi propre, aussi bien tenue qu'à l'ordinaire; mais il faut lui pardonner, elle a tant de mal... et, pour une femme, c'est *une ouvrage si fatigante....* Le propriétaire, admirant le bon air de sa maison, se dit *in petto* qu'il a là un véritable trésor; et la portière, qui sait admirablement lire dans les physionomies, profite des bonnes dispositions du maître pour faire son éloge aux dépens des locataires... « Ces gens-là ont si peu de soin, s'écrie-t-elle; parce que la maison n'est pas à eux, ils la démoliraient s'ils le pouvaient...

faut être à tout instant à essuyer... les bonnes jettent du suif sur la rampe... les chiens font des choses désagréables sur les paliers... les porteurs d'eau inondent l'escalier, qu'il faut se tuer le

corps et l'âme pour le faire revenir... Dieu de Dieu ! a-t-on du mal !... et quand on n'était pas née pour ça, c'est bien dûr tout d'même.

Quand le propriétaire habite sa maison, la portière se gêne moins ; elle balaie l'escalier seulement jusqu'à l'étage où il demeure et ne nettoie les étages supérieurs que le jour du terme, époque à laquelle le propriétaire daigne

monter lui-même jusque dans les combles de sa maison.

Les rapports de la portière avec les locataires sont d'une autre nature, quoiqu'ils soient également basés sur l'intérêt. Aussi sa politesse est-elle bien loin d'être égale avec tous les habitants de la maison qu'elle administre. Elle mesurera son estime pour vous sur le nombre de marches qui vous sépareront du sol : égards empressés pour le premier étage ; force révérences pour le second ; politesse pour le troisième ; sourire de protection au quatrième ; visage impassible et bouche close pour les autres, à moins que ce ne soit pour réclamer le prix d'un port de lettre.

Et ce qui, d'abord, paraît singulier au premier aspect, c'est que la tendresse de la portière pour les locataires est en raison inverse des respects qu'elle se croit obligée de leur témoigner. Mais, quand on y réfléchit, on trouve cela tout naturel. Se croyant née pour de hautes destinées, se comparant à une fleur transplantée dans un terrain qui n'est pas fait pour elle, comparaison imaginée par le coiffeur d'en face, dans une soirée qu'il passait chez elle ; elle déteste cordialement tout ce qui a une apparence de richesse

et même de bien-être : elle regarde l'aisance des locataires comme acquise à ses dépens... « C'te dame, qui ne peut pas faire un pas sans prendre un fiacre !... Ah ! ben, Dieu merci ! j'en pourrais prendre aussi, moi, des fiacres, et même avoir une voiture à moi, sans les malheurs que nous avons *évus*... Voyez donc *madame l'embarras* qui se donne les airs d'avoir une

femme de chambre... Croit-elle donc que je

n'en aurais pas si mon mari n'avait pas été tué à *Austerlique*... L'empereur l'adorait, mon mari... Il l'aurait fait maréchal pour le moins. »

Avec les locataires qui sortent à pied, qui n'ont pas de femme de chambre et qui vont eux-mêmes faire leurs emplettes, la portière est d'une meilleure composition : c'est tout simple, ils l'écrasent moins..... Aussi, ceux-là, elle les protège dans l'occasion... « Comme vous avez chaud, ma pauvre madame Michonnet !... Venez donc un peu vous reposer dans *ma chambre*... C'te pauvre madame Trinquart, est-elle mouillée !... Venez donc un peu vous sécher les pieds sur ma chaufferette... Vous n'avez pas descendu votre chandelle... attendez un peu, je vas vous prêter mon rat... » Et mille autre petites attentions aussi délicates ; mais toujours avec un air de hauteur, un ton de supériorité.

Il est encore une classe de locataires avec laquelle la portière entretient d'intimes relations, et qu'elle veut bien traiter d'égale à égale : ce sont les domestiques... les domestiques femelles surtout. Avec celles-là, elle peut tout à son aise dire du mal des maîtres ; elle peut s'instruire de leurs affaires, de leurs affections, de leurs

habitudes ; elle peut donner carrière à sa langue, faire les observations les plus saugrenues, émettre les suppositions les plus hétéroclites... Elle est toujours sûre d'avoir un écho dans son interlocutrice. Et puis il y a profit à être bien avec les bonnes : on y gagne un bouillon par-ci, une bûche par-là ; le premier vous fournit de café ; le second vous entretient de vin ; et on savoure toutes ces petites douceurs en débitant force calomnies sur ceux qui les paient. Mais c'est l'usage ; et un locataire prudent doit faire la part de la portière, comme un voyageur expérimenté fait en partant la bourse des voleurs.

CHAPITRE III.

Intérieur du ménage de la Portière.

outes les portières aiment leurs aises ; et même, quand elles peuvent se donner du confortable, elles ne s'en privent pas. Elles affectionnent surtout les gros meubles, ce qui leur donne l'occasion de crier avec leurs intimes contre ce vieil avare de propriétaire qui leur a fait faire une

loge si petite qu'elles n'ont pas même de quoi y mettre leurs pauvres effets.

Mais la portière a, pour disposer son logis, l'intelligence du castor. Dans une niche, où vous verriez à peine la place d'un lit, elle a trouvé moyen de disposer un appartement complet : chambre à coucher, salon et cuisine. La cuisine se compose d'un petit fourneau en terre, qui, la plupart du temps, prend sa place sous le vestibule, d'où il envoie à tous les étages les suaves émanations de l'omelette au lard et de la soupe à l'ognon; la chambre à coucher se compose de l'espace qu'occupe le lit, et le salon du reste de la loge, isolé par un immense paravent. C'est là que trône la portière, enfoncée tout le jour dans une vieille bergère, veuve de toute espèce de plume, les pieds sur son gueux, le nez surmonté de lunettes à verres ronds et larges comme des roues de cabriolet, et ravaudant des bas, occupation qu'elle n'interrompt que pour puiser soixante fois par heure dans sa tabatière de corne.

L'espace qu'occupe la portière, que jadis on appelait *loge*, mot que l'orgueil a allongé de quatre lettres pour en faire un *logement*, et qui sera plus tard un appartement pour devenir

un jour un boudoir, cet espace est une petite colonie. On ne saurait croire le nombre d'habitants qu'il renferme souvent. D'abord la portière a quelquefois un mari et toujours une fille ; et puis un merle ou des serins, quelquefois les deux ; puis une chatte, laquelle fait régulièrement chaque année une demi-douzaine de chats sur lesquels il faut au moins en garder deux. Sur les deux, on en donne un à une commère de la maison avec prière de le rendre bien heureux ; mais il en reste un de chaque portée, et pour peu que les descendants de la chatte-douairière produisent eux-mêmes des rejetons, la maison est bientôt livrée à ces intéressants quadrupèdes qui, chaque nuit, font retentir l'escalier de leurs harmonieuses amours.

Tous les hôtes de la portière, qu'elle appelle tendrement ses enfants, ses pauvres chéris, absorbent tous les matins trois ou quatre heures du temps de leur maîtresse. Ne demandez rien à la bonne femme tant que sa ménagerie n'a pas sa toilette faite, tant qu'elle n'a pas déjeuné. Si l'on se présente pour demander un locataire pendant qu'elle vaque à ces religieuses occupations, elle vous recevra comme un chien dans une omelette soufflée. « Madame Bernard est-

elle chez elle? — Est-ce que j'sais !... voyez au

quatrième, au fond du *colidor*. — C'est que si e croyais qu'elle n'y fût pas, je ne monterais pas. — Puisque je vous dis que je n'en sais rien !... Croyez-vous que je n'aie que cela à faire, de regarder si les locataires entrent ou sortent? » Il en est de même à l'égard des porteurs de journaux : « Eh bien, c'est bon, mettez ça là : faut-il pas que je me dérange à présent !... » De même à l'aspect du facteur. « C'te

scie!... on ne peut pas avoir une minute à soi, dans c'te baraque de maison!... En reçoit-elle, celle-là, des lettres!... c'est de ses amoureux, sans doute?... Tenez, voilà vos trois sous!... »

Quand elle a convenablement rempli ses devoirs envers sa chatte, les enfants d'icelle, son merle, ses serins, la portière devient accessible, pourvu cependant que l'on sache prendre son temps et qu'on ne la dérange pas pendant qu'elle fait sa sieste, pendant qu'elle lit le journal, pendant qu'elle finit un roman, pendant qu'elle épluche ses légumes pour son pot, pendant qu'elle se réchauffe à son poêle, pendant qu'elle se rafraîchit, assise devant la porte cochère... Le reste du jour, c'est-à-dire un petit quart d'heure de loin en loin, la portière est au service des habitants de la maison, et daigne se rappeler qu'elle n'est pas mise là uniquement pour lire *le Chevalier Douglas* ou *l'Enfant de la Forêt,* ni pour veiller au bien-être de ses volatiles et de ses enfants à quatre pattes.

CHAPITRE IV.

Le mari de la Portière.

Quand la portière à un mari, c'est un meuble de plus dans sa loge, et pas autre chose. C'est surtout dans le ménage de la portière que l'on peut dire que le sceptre est tombé en quenouille. Le pauvre mari est un être purement passif, auquel personne de la maison ne fait attention, et si on l'appelle *portier*, c'est uniquement parce qu'il est le mari de la portière.

Être remuant, bavard et tatillon, c'est le

secret de beaucoup de gens qui veulent paraître importants; c'est surtout le secret de la portière, et c'est ainsi qu'elle a mis de bonne heure son mari dans sa dépendance en lui faisant croire à sa supériorité féminine; aussi le bonhomme est-il le très-humble valet de sa femme et ne parle-t-il de *son épouse* qu'avec une respectueuse déférence.

Le mari de la portière a un état: on ne peut pas dire un état quelconque; car il est toujours tailleur en habits excessivement vieux, ou cordonnier en chaussures excessivement peu neuves. La casquette sur le coin de l'oreille et le tablier de toile ou de cuir devant lui, il vous restaure lestement un pantalon qui voit le jour ou une botte qui prend l'air. Une planche sur deux étais, placée dans un coin de la loge, voilà son univers; ce n'est que là qu'il est chez lui; tout le reste du logement appartient à sa femme; et si ce n'est qu'ils ne sont pas séparés par une cloison et qu'ils prennent ensemble leurs repas, ils vivent aussi étrangers l'un à l'autre que deux voisins du même palier.

La portière a des intimes dans la maison; le portier n'en a pas. D'abord, c'est que l'homme est moins cancannier que la femme, et puis le

portier regarde un domestique comme au-dessous de lui, *et vice versâ.* Parce que le domestique a le droit de se faire tirer le cordon à chaque heure du jour, il considère le portier comme étant à son service, et le portier, de son côté, affecte un dédain superbe pour ce qu'il appelle *la domesticité.* Ce brave

prolétaire, n'ayant à la disposition de ses vo-

lentés ni le jour, ni la nuit, se croit de bonne foi un homme libre, un citoyen indépendant, et cela parce qu'il ne s'assied pas sur le siége d'une voiture, qu'il ne se tient pas debout derrière et qu'il ne sert pas à table. Que, du reste, si, pour quelques sous, il va courir les quatre coins de la ville ou s'il nettoie vos chaussures, c'est qu'il le veut bien, car il est libre.

J'ai vu un jour un singulier exemple des idées d'indépendance du portier. Dans presque toutes les loges, vous trouvez sur la cheminée une pendule d'albâtre ou un cartel d'acajou, et, de chaque côté, comme accompagnement obligé, le buste en plâtre de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau. J'avais un portier sur la cheminée duquel ne se trouvait que le buste de Jean-Jacques. Étonné de ne pas voir en regard son inséparable, je lui en demandai la raison : « *M. de Voltaire,* me dit-il, *ne me parlez pas de cet homme-là : il a sacrifié au pouvoir.* »

Le mari de la portière est cependant chargé d'un service dans la maison : sa femme a assez de confiance en lui pour le charger de fendre le bois qui doit alimenter son poêle, de tirer de l'eau au puits et de frotter les escaliers.

Tout cela doit être fait le matin, pendant que la portière s'occupe de son ménage, de sa toilette et de ses pensionnaires; ensuite le mari doit prendre place sur son établi et ne plus s'occuper de rien que de sa besogne. C'est sa femme qui fait voir les appartements, qui reçoit le denier-à-Dieu, le remboursement des ports de lettres, le sou pour livre, les étrennes. Le mari n'a pas la disposition de la bourse et ne connaît jamais le détail des finances du ménage. Même ce qu'il gagne, lui, avec son aiguille ou son tranchet, est palpé par sa femme, qui lui donne ensuite pour son dimanche ce qu'elle juge convenable.

Mais le mari de la portière est essentiellement ivrogne, et cette passion ne s'accommode pas des précautions économiques de sa femme. Par bonheur, il est toujours au mieux avec le marchand de vin, chez lequel il a perpétuellement un compte ouvert. Il l'entretient tant bien que mal en donnant de temps à autre des à-comptes, quand il a pu souffler à la bourgeoise le prix d'une commission ou recevoir à son insu le prix d'un raccommodage, ou vendre le vieux chapeau ou le vieux pantalon que lui aura donné un locataire. Mais les à-comptes payés n'étant

pas en proportion avec le nombre des canons absorbés, le marchand de vin s'impatiente et menace le mari de la portière d'aller réclamer à sa femme ce qui lui est dû. Cette menace rend le pauvre homme sobre pendant vingt-quatre heures ; mais le lendemain il *recon-somme* de plus belle.

Vient enfin le moment où le marchand de

vin met son terrible projet à exécution. Alors l faut voir la portière; elle est belle, elle est ublime : c'est une reine outragée, c'est une ionne à laquelle on a enlevé ses lionceaux, c'est n rat de l'Académie royale de Musique, aban-lonné par un de ses *protecteurs*, en un mot 'est le beau idéal de la fureur.

Mais il faut payer; — et quand la portière suffisamment écumé, convenablement écrasé le son regard et de sa parole son pauvre mari ui se tient là, droit et bête, sans trouver un not, elle ouvre la grande armoire de noyer, ièce principale de son ameublement, en tire n vieux sac de cuir, et satisfait le créancier, n accompagnant chaque pièce qu'elle tire de on épargne d'une exclamation dans ce goût : Vieux pochard!.. vieux sac à vin!... vieux iche à mort!... Tiens! tu mourras sur l'écha-aud... oui, tu y mourras et j'irai t'y voir en-ore! »

Le mari de la portière ne peut pas même aire montre de volonté pour ce qui le con-erne le plus individuellement; ainsi c'est sa emme qui lui donne du linge blanc quand lle juge à propos qu'il en change; c'est elle ui lui ordonne de mettre tel pantalon plutôt

que tel autre ; et il faut bien qu'il se soumette, car il n'a la clef d'aucune serrure. La seule chose qu'on laisse à sa libre disposition , parce qu'on sait qu'il en fait peu usage, c'est le pot de grès dans lequel le porteur d'eau verse chaque matin la consommation de la journée.

CHAPITRE V.

Tribulations.

Depuis temps immémorial, le portier a été en butte aux plaisanteries et aux mystifications des gamins, des loustics et des désœuvrés. Il n'est pas, dans la création, excepté l'épicier, d'être auquel on ait fait plus de farces, joué plus de tours. J'en ai cherché la raison sans pouvoir la

trouver. Peut-être bien est-ce que chacun, à quelque position qu'il appartienne, ayant à reprocher à son portier quelque méchante action, est bien aise de se venger sur quelques-uns des méfaits du sien.

On a long-temps parlé de cette plaisanterie faite, il y a plus de quinze ans, à un portier chauve auquel on alla demander de ses cheveux. Cette farce fut attribuée alors et depuis à l'administrateur actuel de l'un de nos départements, qu'un journaliste qui ne l'avait vu que dans ses bons moments avait surnommé l'homme le plus gai de France. Mais il n'y fut pour rien, pas plus dans celle-là que dans beaucoup d'autres qu'on a mises sur son compte; car l'homme le plus gai de France fut pendant dix ans l'éditeur responsable de tout l'esprit et de toute la gaieté de ses amis. La plaisanterie dont s'agit fut imaginée et faite par un jeune homme qui n'était à cette époque qu'un farceur, et qui, comme une douzaine d'autres, est devenu le plus fécond et le plus spirituel de nos romanciers. Il est surtout connu comme auteur de quelques romans maritimes qui l'ont fait surnommer, par les gens du métier, le marin d'eau douce.

Or, notre homme, jeune homme, rentrait un jour chez lui, les bras ballants, ne pensant à rien, lorsqu'il avise, rue de la Chaussée-d'Antin, un portier magnifiquement chauve, qui prenait le frais sur le devant de sa loge. Le jeune homme se présente fort poliment et en ôtant son chapeau; le portier rentre dans sa niche pour recevoir cet honnête visiteur, et celui-ci, avec le plus grand sérieux du monde, lui dit : *Portier, donne-moi de tes cheveux ou dix sous!* Voilà la phrase textuelle, je puis en garantir l'exactitude, car j'ai assisté à la naissance de cette mystification, qui s'est prolongée si long-temps.

Le bonheur voulut que ce portier fût un imbécile qui, au lieu de rire de cette demande saugrenue, se fâcha et s'emporta en invectives contre son interlocuteur. Le jeune homme se sauva alors en riant comme un fou, et, au lieu de rentrer chez lui, alla chez un de ses amis, peintre célèbre, auquel il raconta sa scène avec le portier. Tout l'atelier éclata de rire, et promit d'aller renouveler, près du portier, la démarche qui avait été si mal accueillie. En effet, chaque jour, le pauvre homme était assailli de demandes de ses cheveux. On variait

la formule : l'un disait : « Portier, veux-tu me donner de tes cheveux pour me faire faire une bague ? »

Un autre : « Portier, je voudrais avoir un bracelet en cheveux ; je viens te prier de me donner des tiens ? »

Un troisième : « Portier, je voudrais bien posséder de tes cheveux pour en faire faire un cordon à suspendre ma montre. »

Un quatrième : « Portier donne-moi de tes cheveux pour rassortir ma perruque. »

Etc., etc., etc.

Un autre jour, on va chez un marchand de cheveux en gros, et on lui demande s'il voudrait s'arranger d'une forte et belle partie de cheveux qui est à vendre. Sur sa réponse affirmative, on lui donne l'adresse, rue de la Chaussée-d'Antin, et on lui dit de s'adresser au portier, chez lequel la marchandise est déposée. L'acheteur sort, plein de confiance, arrive chez le portier, et lui dit : « Monsieur, je viens pour les cheveux que vous avez à vendre. » Le malheureux entre en fureur, et veut sauter à la gorge du marchand, qui se sauve, croyant avoir à faire à un fou.

La mystification durait depuis près de deux ans; tout ce que Paris renferme de jeunes gens, les ateliers, les écoles, les habitués des théâtres avaient successivement été demander des cheveux au portier de la rue de la Chaussée-d'Antin. Le malheureux avait fini par croire qu'il y avait là-dessous quelque machination infernale, et que l'on en voulait à ses jours. Il s'était façonné un bâton gros et court qu'il avait sans cesse près de lui, et avec le-

quel il s'était promis d'assommer, ni plus ni moins, le premier qui viendrait encore le harceler. On avait, dès long-temps, épuisé toutes les variantes de la plaisanterie, et le portier commençait à respirer un peu, lorsque celui qui, le premier, avait fait la farce, voulut aussi l'avoir faite le dernier. Voici donc ce qu'il imagina : il va trouver un de ses amis, peintre studieux, presque toujours en voyage, peu farceur de sa nature, et pas du tout au courant des excentricités de la jeunesse de cette époque. « Je viens, lui dit-il, te demander un service. — Il s'agit d'une démarche importante pour moi, délicate en elle-même, et pour laquelle il me faut quelqu'un de sûr et de discret. — Parle, lui répond l'artiste, je suis tout à toi. — Voici ce que c'est : J'avais eu le bonheur de plaire à une demoiselle qui appartient à une famille très-riche ; nous étions au mieux ensemble, mais ses parents veulent la marier; il faut nous séparer, je ne puis plus la voir. Mais avant de me quitter pour jamais, elle m'a promis une boucle de ses cheveux ; elle doit la laisser entre les mains du portier dont nous avions acheté le silence. Je ne veux pas aller moi-même la chercher ; je craindrais d'être

vu, et j'ai compté sur toi pour cette mission de confiance. — Tu as fort bien fait. — Tu te présenteras chez le portier, et tu lui diras tout bonnement : « Je viens pour les cheveux en » question. » Il saura ce que cela veut dire. »

L'artiste s'empresse de sortir avec son ami, qui doit l'attendre au coin de la rue la plus voisine, et il entre chez le portier, où il fait sa demande dans les termes qui lui ont été prescrits. A peine si on le laisse achever!

Quand il a rejoint son ami, il lui fait part de la réception aimable qu'on lui a faite. « Nous aurons été trahis, dit celui-ci, et le portier, dans la crainte de perdre sa place, se sera tourné contre nous. — C'est probablement cela, répond naïvement l'artiste.

Le portier, ainsi qu'il l'avait dit, crut que la conspiration recommençait, et, depuis cette époque, il a disparu de sa loge. Qu'est-il devenu? On m'a assuré qu'il était devenu fou.

Un portier dont la figure respirait la candeur et la bonhomie voit un jour entrer chez lui un jeune homme qui, après avoir salué, prend une chaise, s'assied, offre au maître du lieu une prise de tabac, et entame ainsi la conversation : « Vous êtes bien ici.... C'est peut-être un peu petit, mais c'est commode; et puis le jour est beau. — Mais, oui, monsieur, nous ne sommes pas trop mal. — Qu'est-ce que vous raccommodez-là? une redingote, je crois? — Non, monsieur, c'est un habit. — Ah! oui, c'est un habit... un habit marron. »

Silence de quelques instants.

Le jeune homme reprenant la parole : — « Croyez-vous qu'il fera beau demain? — Hum! hum! je ne sais pas trop.... le vent

souffle du mauvais côté... Et puis, hier soir, la lune était toute barbouillée... — De quel pays êtes-vous ? — De Tours en Touraine. — J'y ai

passé... charmant pays, le jardin de la France, des sites, des champs... et puis des pruneaux ; ah ! vous êtes de Tours ? — En Touraine, oui, monsieur. — Quel âge pouvez-vous bien avoir? Cinquante, cinquante-deux ans ? — J'en aurai cinquante-trois, vienne la saint Martin. — Eh bien ! vous ne les paraissez pas. — Oh ! vous

êtes bien bon. — Non, vraiment... vous pouvez hardiment cacher six bons mois. »

Nouveau silence plus prolongé que le premier.

Le jeune homme reprend de nouveau la parole : — « Etes-vous marié ? — Oui, monsieur. — Y a-t-il long-temps? — V'là vingt-deux ans. — Et avez-vous des enfants? — Non, monsieur... Ah çà ! mais voilà une heure que vous êtes là à me faire des questions, à me parler d'un tas de balivernes... Qu'est-ce que vous me voulez en *définitif*? — Ma foi ! portier, vous êtes bien malhonnête. Comment ! vous faites écrire au-dessus de votre porte : *Parlez au portier*... moi j'entre, je vous parle, je me donne toutes les peines du monde pour soutenir la conversation, et voilà comme vous m'en récompensez !... Vous ne savez pas vivre, portier !... »

Et le jeune homme sort, laissant le pauvre portier confondu, ébahi. Un autre jeune homme, ennemi des portiers, avait remarqué, rue de l'Odéon, un de ces braves industriels dont la chambre à coucher avait été pratiquée dans une soupente. Un vasistas était à la tête de son lit, et c'était par là qu'il regardait lorsqu'on frap-

bait à la porte passé minuit. Il allongeait par cette lucarne son chef orné d'un bonnet de coton, et s'informait du nom du retardataire. Chaque nuit, en rentrant chez lui vers deux heures du matin, le jeune homme frappait à la porte confiée à ce brave concierge ; et dès que ce dernier passait sa tête par le vasistas, l'autre, à l'aide de sa canne à laquelle il avait ajusté

un crochet ad hoc, harponnait le bonnet de

coton du malheureux portier. Ce petit manége se renouvela dix nuits de suite, et toujours le pauvre cerbère s'y laissa prendre ; car, en même temps que la défiance se glissait dans son esprit, il craignait de laisser à la porte un locataire de la maison. Enfin il fit, le onzième jour, ce qu'il aurait dû faire le second : il ôta son bonnet au moment de risquer sa tête par la lucarne, et ce moyen bien simple mit fin à une plaisanterie infiniment trop prolongée.

Nous n'en finirions pas si nous entreprenions de raconter toutes les farces dont les portiers ont été victimes, et dont ils prennent soin, du reste, de se venger, et au delà, sur les locataires qu'ils peuvent faire endiabler.

CHAPITRE VI.

Les tracasseries de la portière.

La portière est essentiellement tracassière ; il semble que son importance et que son pouvoir s'accroissent de chaque petite tyrannie qu'elle fait subir aux hôtes de la maison

qu'elle administre. Pour peu que vous ayez fai une observation à la portière, que vous ayez né gligé de la saluer en passant, ou d'ajouter l mot *s'il vous plaît* à la demande du cordon, vous pouvez être sûr qu'elle vous jouera tous les tours qui sont en son pouvoir.

Malheur à vous si vous avez un chien : le pauvre animal sera le bouc émissaire de toutes les petites infamies de la portière : chaque fois qu'elle le rencontrera dans l'escalier, elle lui donnera un vigoureux coup de pied pour le punir des ordures qu'il n'aura pas faites dans l'escalier ; et comme un coup de pied ne laisse pas de traces et que vous ne pourriez pas être vexé d'une chose que vous ignorez, elle prendra le balai avec lequel elle vient de balayer le ruisseau, et parsemera d'un millier de taches noires son poil blanc et lustré.

Si l'on apporte pour vous une lettre pressée, elle la cachera dans un coin et ne vous la donnera que le soir ou le lendemain matin, et en vous la remettant, elle aura bien soin, par un raffinement de malice, de vous faire savoir qu'on la lui avait recommandée, et qu'elle l'a depuis douze ou quinze heures. « Je vous demande bien pardon, dira-t-elle d'un ton hypo-

rite ; elle s'était fourrée dans mon ouvrage et
e n'y ai plus pensé. »

Après cela il peut arriver qu'elle se prive
ême totalement de vous remettre cette lettre
our peu qu'elle ait été apportée par un commis-
ionnaire ou qu'elle soit affranchie. Car, s'il y a
n remboursement de port, sa vengeance n'irait
as jusqu'à ne pas réclamer les *décimes* du fac-
eur!—Diable! la vengeance est une bonne chose,
ais surtout quand on peut la savourer gratis !

Vous voulez causer avec quelqu'un d'intérêts
nportants et fermer votre porte à toutes les vi-
ites, vous descendez chez la portière : « Vous
onnaissez bien M. un tel, lui dites-vous. —
Qui ça ? ce monsieur gros et court qui vient les
oirs ? — Précisément ; eh bien, je vous prie de
ne laisser monter que lui seul chez moi aujour-
l'hui ; je n'y suis pour personne autre. » Cette
ecommandation faite, vous pouvez être sûr que
ous les importuns vont arriver librement chez
ous, et que la personne que vous attendez est
a seule qui n'y pénétrera pas.

Et si par hasard vous avez oublié de payer un
illet le jour de l'échéance ! soyez sans inquié-
ude, elle n'oubliera pas de vous remettre le
protêt apporté par l'huissier ; mais elle atten-

dra que vous rentriez avec quelqu'un ou qu

sa loge soit remplie par les bonnes de la maison : ainsi, du moins, tous les étages vont savoir que vous ne payez pas vos billets, que vous êtes dans de mauvaises affaires, que vos meubles vont être saisis, que vous allez être conduit à la prison pour dettes... Heureux si toutes ces bonnes langues ne vous conduisent pas jusqu'aux galères.

Et si votre domestique a oublié de descendre

votre bougie, elle vous laissera monter l'escalier sans lumière, dans la douce espérance que vous vous y casserez le cou. « Que je suis donc fâchée, vous dira-t-elle; mais je n'ai pas le plus petit bout de chandelle, et je viens de prêter mon rat à madame Patureau. »

Et si vous rentrez passé minuit et qu'il pleuve à torrents ! oh ! alors, la portière nage dans la joie. Vous frappez précipitamment, pan,

pan, pan !... La portière se réveille, regarde le bougeoir qui lui reste, et voit que vous êtes le seul qui ne soyez pas rentré. Elle tient la meilleure de ses vengeances. Pendant qu'elle s'en réjouit, les gouttières vous inondent et vous frappez toujours. — « Oui, oui, va, frappe !.. t'en as pour un bout de temps ! » Le marteau retentit de plus belle. — « Bon, le v'là qui s'impatiente... je crois bien, c'est que ça tombe !... Doit-il être trempé ! bah ! ça le rafraîchira. » Nouveaux coups de marteau ; la maison en est ébranlée. — « Bien ! bien !... tout à l'heure j'vas me réveiller... j'aime mieux être à ma place qu'à la sienne ; avec ça qu'il fait un froid !... Le pauvre locataire continue de frapper en désespéré, et, enfin, après encore deux ou trois petits monologues tout aussi charitables, la portière se décide à ouvrir. En vous voyant ruisselant de pluie, elle vous dit bonnassement : « Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il pleut ? — Je crois bien !... et voilà un quart-d'heure que vous me laissez là à la porte. — — C'est que je dormais. — Diable, vous avez le sommeil dur ! — Écoutez donc, on a assez de mal ici... et depuis six heures du matin qu'on est sur pied... » Le locataire se hâte de

franchir son escalier. et la portière se renfonce dans ses draps, en se disant *in petto* : « Il est capable d'en attraper une fluxion de poitrine. »

Bon petit cœur !

Nota benè. C'est par ces nuits d'orage que les mauvais locataires déménagent par la fenêtre.

CHAPITRE VII.

Contributions indirectes.

Si l'on suppu-tait jour par jour, sou par sou, ce que coûte la portière, on serait tout étonné de voir que votre loyer vous revient à un quart

au delà du prix que vous vouliez y mettre. Le chapitre des contributions indirectes tient une large place dans le budget de la portière.

D'abord, elle a droit, — en vertu de quelle charte, je voudrais bien le savoir, — mais enfin elle a droit à une bûche par chaque voie de bois que le locataire fait entrer dans la maison. Et quand je dis *une bûche*, que l'on ne croie pas que c'est une bûche quelconque, la première bûche venue; oh! que non pas : c'est la bûche la plus grosse de toutes, la plus ronde, la plus belle, celle que l'on appelle communément la bûche de Noël. La portière la choisit elle-même : c'est encore un de ses droits.

Aussi combien elle vous regarde en pitié, combien elle vous mésestime, comme vous passez à ses yeux pour un *pas grand chose*, si, par économie ou pour tout autre motif, vous ne brûlez que du bois commun, du bois flotté, mince et fluet! Il faut la voir procéder en maugréant à la recherche de sa grosse bûche! Elle les regarde toutes les unes après les autres en poussant des soupirs. — « Beau fichu bois, s'écrie-t-elle; c'est un vrai paquet d'allumettes. Faut-il être cancre pour acheter de la saloperie comme ça!... quand on n'a pas le

moyen de faire venir du bois, on prend au cotret chez la fruitière. » Et prendre au cotret chez la fruitière, c'est, aux yeux de la portière, le nec plus ultra de la déconsidération. Lorsqu'elle en veut à des locataires, qu'elle les a déchirés à belles dents, et qu'elle a épuisé toutes ses petites infamies, elle termine par ces mots accablants dans sa bouche : *Enfin, c'est des gens qui prennent leur vin au litre, et qui vont au cotret chez la fruitière.*

C'est qu'en effet, dans ces deux cas, on la prive du revenu le plus clair de ses contributions indirectes. Car, comme on le pense bien, la bûche par voie n'est pas la seule dîme que la portière prélève sur votre provision d'hiver. La portière est toujours au mieux avec votre bonne ; elle ferme les yeux lorsque son *cousin* vient le soir ou le matin dans sa chambre; elle lui remet en cachette les petits billets qui arrivent pour elle ; elle se charge même verbalement d'une commission amoureuse, et, bien entendu, c'est vous qui payez tout cela. Quand la bonne descend à la cave chercher du bois, elle oublie toujours une ou deux bûches près de la porte, en dehors, et la portière, qui connaît l'usage, y descend bientôt après elle. Il

en est de même pour le vin : lorsque le panier de douze bouteilles est rempli, la bonne en prend une treizième dans sa main, et celle-là ne monte jamais jusqu'à la salle à manger.

Il est encore un autre impôt que vous payez à la portière, sans vous en douter, c'est celui du luminaire. La portière connaît les habitudes

de chaque locataire, et l'heure à laquelle il rentre. Elle profite de cette connaissance pour brûler en toute sûreté votre bougie. Mais elle n'est pas assez maladroite pour ne s'adresser qu'à une seule; il faudrait la laisser allumée trop long-temps, et il y paraîtrait à la taille. Chaque bougie y passe à son tour. S'il y en a huit déposées chez elle, chacune fait l'office pendant trois quarts d'heure. Elle s'éclaire ainsi pendant six heures, ce qui la conduit bien à peu près jusqu'au moment où elle se couche.

Et sur les ports de lettres ne trouve-t-elle

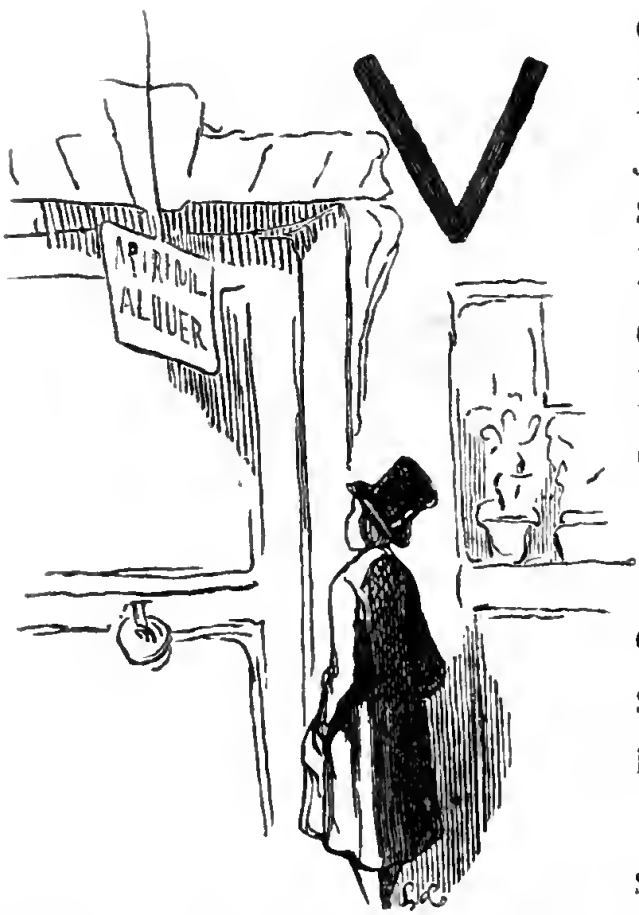
pas aussi le moyen de prélever son petit im-

pôt ? Si, pour lui rembourser ses trois sous, vous lui donnez deux pièces de deux sous, vous pouvez être sûr qu'elle n'aura jamais un sou à vous rendre. Or, de deux choses l'une, ou vous lui direz : « C'est bon ! c'est bon ! gardez pour vous, » et alors les cinq centimes lui sont acquis... ou vous lui répondrez : « Vous me devrez cela. » Dans ce dernier cas, elle ne pensera jamais à vous le rendre ; et vous, si par hasard vous y pensez, vous n'oserez pas le lui redemander. D'où il suit que, de toute manière, c'est vingt-cinq pour cent que prélève la portière pour l'avance qu'elle vous fait d'un port de lettre.

Comme on le voit, le casuel de la portière vaut la peine qu'on s'en occupe, ce qui n'empêche pas la bonne femme de passer sa vie à se plaindre, et de dire partout et toujours qu'elle se tue le corps et l'âme pour un morceau de pain.

CHAPITRE VIII.

Le 1er janvier. — Les étrennes.



Voici un beau jour pour la portière, jour qui va grossir son escarcelle, ajouter quelques lignes à son livret de la caisse d'épargnes.

Le 1er janvier, la portière se lève de bonne heure, se dépêche de faire son ménage et d'enjoliver son appartement, — ses pots de réséda ont été reverdis, et sa cheminée est ornée de cinq ou six grosses

oranges, présent de la laitière, de la fruitière, de l'épicière, et posées sur des verres et sur des carafes. Elle pense ensuite à sa toilette : son tour a été remis à neuf dès la veille, elle met son bonnet le plus ébouriffant, elle s'attife enfin comme pour un bal, et, dans cette merveilleuse tenue, attend avec dignité les compliments et les dons des locataires.

Mais, en attendant, elle envoie sa fille présenter ses compliments à chaque étage. Bien certainement l'enfant y attrapera quelque chose : des bonbons, une orange, un chiffon, une pièce de monnaie, et cela sans préjudice de ce qu'on lui destine à elle; car les étrennes, comme la bûche, sont un droit qu'elle n'est pas femme à laisser périmer.

Le 1^er^ janvier la politesse de la portière ne parque pas les locataires ; elle a pour tous les étages un sourire également gracieux ; elle dit à tous avec une amabilité et une volubilité égales : « Bonjour, madame; une bonne année que je vous souhaite et une bonne santé, accompagnée de plusieurs autres. »

La bonne femme est, ce jour-là, d'une complaisance infatigable ; toutes les lettres que le facteur apporte, elle se hâte de les monter à

leurs destinataires. — « J'avais peur que ça *soie* pour une chose pressée, dit-elle, et je n'ai pas voulu attendre que quelqu'un de chez monsieur descende. »

Un jeune homme descend de voiture ; il demande la dame du premier ; ses mains sont embarrassées de sacs de bonbons de toute espèce. — « Mon Dieu ! monsieur, dit la portière, je ne sais pas s'il y a quelqu'un. — Je vais monter, je le saurai. — Ne vous donnez donc pas la peine, monsieur... Je ne souffrirai pas... vous êtes embarrassé. » Et aussitôt la portière s'élance dans l'escalier, et revient bientôt dire que madame est chez elle. Elle le savait bien, mais elle espère que le jeune homme va vanter à la dame du premier sa politesse, sa complaisance, et que les étrennes s'en grossiront d'autant.

Plaignez-la, cette pauvre femme, d'être obligée de faire ainsi violence à ses habitudes, de forcer si complétement sa nature. Heureusement elle a trois cent soixante-quatre jours pour se rattraper.

Cette journée si lourde est finie ; le soir est venu, et la portière rentre dans son occupation quotidienne, c'est-à-dire qu'elle crie après tout

le monde. « C'te mijaurée du premier, qui me donne dix francs d'étrennes !... A-t-on idée

d'une pareille lésinerie !... une femme qui reçoit un tas d'monde... faut toujours être à tirer le cordon pour elle... qui rentre toujours à des passé *ménuit*... Dieu merci, cependant, l'argent ne lui coûte pas grand'chose à celle-là... elle pourrait bien être un peu plus généreuse... Que je l'attrape, son vilain chien, à venir faire

ses infamies sous le vestibule, il est bien sûr que je lui donne une boulette.

« C'est comme ce vieux cancre du troisième !... quand il est avec ce laideron qui vient toujours en papillotes, faut voir comme il me cajole... Ma petite madame Benoît, qu'il m'dit, dit-y, vous aurez bien soin de ne laisser monter personne, n'est-ce pas... surtout mon neveu... vous lui direz que je suis sorti pour toute la journée... Et il me flanque cent sous d'étrennes !... vieux grigou !... sois tranquille, va, je laisserai monter chez toi tout Paris... et je dirai qu'on sonne fort, parce que tu y es bien sûr... ça fait qu'on cassera ta sonnette, vieux meurt de faim !... »

C'est aux bonnes de la maison, ses plus intimes confidentes, que la portière raconte ainsi ses doléances; elle se donne ainsi deux plaisirs à la fois : elle se plaint et elle diffame.

CHAPITRE IX.

Les cartes de visite.

ans les maisons peuplées d'un grand nombre de locataires, comme celles que l'on bâtit aujourd'hui, où l'on fait des constructions jusque dans l'espace destiné à laisser pénétrer l'air, la portière a ordinairement dans sa loge, et attenante au mur, une petite boîte divisée en autant de compartiments qu'il y a de locataires. Chacun de ces compartiments porte le nom de celui auquel il est destiné, et c'est là que la portière dépose les lettres et surtout les cartes de visite. Mais aux grandes solennités, au jour de l'an, par exemple, le nom-

bre de cartes de visite qui arrive dans ces espèces de casernes est incalculable; aussi, pour peu que la portière soit occupée à causer avec son merle, — à faire la pâtée à son chat, — à cancaner avec une voisine, — à lire le journal d'un locataire, — à moudre son café, — à faire bouillir son marc, — toutes choses graves et importantes, elle se donne fort peu la peine d'aller distribuer chaque carte dans le casier qui lui est propre ; elle les y jette toutes à l'a-

venture : de là des mécomptes, des impolitesses

involontaires, des brouilles quelquefois.... car il y a des gens susceptibles qui tiennent à ce que, le 1er janvier, les personnes de leur connaissance déposent leurs cartes chez eux comme ils ont déposé la leur chez elles; qui prennent bonne note de tous ceux qui y ont manqué, et qui ne les invitent plus ni à leurs dîners, ni à leurs soirées... Et tout cela par la négligence d'une portière!... On ne saurait croire quelle puissance occulte est attribuée à la portière; elle joue dans notre vie le rôle du destin.

Je frémis encore au souvenir d'une carte de visite destinée à je ne sais quel locataire de la maison que j'habitais alors, et qui, par la grâce de ma damnée portière, s'était fourvoyée dans mon casier. En rentrant le soir chez moi, un 1er janvier, je trouve une trentaine de cartes que je jette dans une coupe; puis, tout en écoutant mes pensées, je les prends une à une pour connaître le nom des amis qui ont cru devoir me donner cette preuve bien inutile de souvenir. Parmi tous ces noms de connaissance, j'aperçois un M. Martin; je ne connais personne de ce nom; j'ai beau me casser la tête, je n'y trouve pas de M. Martin, et je me demande comment il se fait que je reçoive la vi-

site d'un homme qui m'est complétement inconnu. Cependant, comme il a toujours été dans mes habitudes de rendre politesse pour politesse, je me hâte, le lendemain, d'envoyer ma carte chez M. Martin, rue Coquenard, et j'oublie complétement cette circonstance.

Hélas! je ne devais pas tarder à me la rappeler. Le soir même je reçois une lettre foudroyante; elle était conçue ainsi :

« Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui votre carte; j'ai été on ne peut plus sensible à ce procédé, qui me fait supposer que vous êtes enfin en mesure de me payer les trois mille francs que vous me devez depuis dix ans. Je serai chez vous demain matin, à sept heures, avec toutes les pièces, et nous terminerons cette petite affaire. »

Je restai pétrifié, et le nom de M. Martin, que j'avais parfaitement oublié, me revint alors à la mémoire, c'était un honnête usurier qui, à l'époque de mes folies, lorsque je n'étudiais du droit que le chapitre des lettres de change, m'avait prêté dix-huit cents francs qui, avec les intérêts, avaient formé un total de mille écus. J'avais quitté Paris pendant long-temps, à mon retour j'avais changé de quartier, puis

les années s'étaient écoulées, et j'avais complétement oublié mon créancier et sa créance.

M. Martin fut exact, et, puisque je ne pouvais pas faire autrement que de souscrire à des arrangements, je voulus au moins me donner la mérite de l'initiative, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables, et je lui laissai croire que je m'étais mis à sa recherche et que j'avais eu beaucoup de peine à le découvrir. Je mentais comme un chirurgien dentiste! Cette preuve de ma bonne foi le rendit accommodant : il exigea les trois mille francs seulement dans trois jours et m'accorda six mois pour les intérêts de dix ans, qui, à six pour cent, faisaient 1,800 francs.

Homme généreux!

Enfin, il n'y avait pas à reculer : Sainte-Pélagie était en perspective, il fallait bien s'exécuter de bonne grâce.

Seulement quand je sortis du guêpier dans lequel je m'étais fourré, ce ne fut pas sans maudire les portières, les cartes de visite, les usuriers, et toute la nature en général.

Et honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, je me glissai tout penaud à travers la porte qui m'était entr'ouverte.

Voilà ce que je dois à ma portière et aux cartes de visite. Aussi je supplie ceux de mes amis auxquels ce livre tombera sous les yeux, de vouloir bien s'éviter la peine de déposer jamais leur carte à ma porte. Ils peuvent être bien assurés que, de mon côté, je leur rendrai scrupuleusement cette politesse.

CHAPITRE X.

Les appartements à louer.

L'homme qui désire que ses domestiques le servent avec zèle doit mettre leur intérêt en jeu. Ce principe, vrai en thèse générale, est vrai surtout à l'égard de la portière, âpre à l'argent comme personne au monde. Aussi, un pro-

priétaire qui entend son affaire se gardera bien de donner à sa portière des gages fixes ; il la mettra au régime du sou pour livre. De cette façon la portière, qui gagnera d'autant plus que la maison aura moins de non-valeurs, s'intéressera à la location, et fera si bien de la langue que jamais un appartement ne restera inoccupé.

Car la portière a une adresse véritablement phénoménale pour vous persuader que l'appartement qu'elle vous montre vous convient sous tous les rapports, et qu'il ne présente aucun des inconvénients que vous y avez découverts. — « Bon Dieu, que cet appartement est triste ! » vous écriez-vous. — « Triste, monsieur ?... n'y a rien de gai comme ça... c'est parce qu'il n'y a pas de meubles. Monsieur n'est pas sans savoir que rien ne rend un appartement triste comme quand il n'y a pas de meubles. — Et puis c'est sombre !... à peine si le jour y pénètre, et je suis sûr que l'on n'a jamais ici un rayon de soleil. — Le temps est si noir aujourd'hui, c'est pas étonnant... bien sûr que nous allons avoir de l'orage... c'est plutôt trop clair... La personne qui vient de le quitter s'est en allée pour ça. — Parce que l'appartement était trop clair ?

— Oui, monsieur... c'était une vieille dame qu'avait une *phthalmie*... Les médecins lui ordonnaient l'obscurité et trouvaient que le jour ici était trop vif... c'était surtout le soleil qui l'incommodait le plus. — Elle pouvait fermer les persiennes. — Ça pénétrait tout d'même.

— Et comme c'est incommode, ajoutez-vous ; il n'y a pas une armoire. — Pour ça, mon-

sieur, c'est vrai ; je n'irai pas à l'encontre... mais vous avez vu à l'entrée, *qué* grand porte-manteau il y a. — Un porte-manteau ne remplace pas une armoire. — Ça vaut bien mieux... les habits se chiffonnent dans une *ormoire*, tandis qu'à un porte-manteau ils restent toujours dans *leux* plis. — Mais je ne peux pas serrer mon linge au porte-manteau. — Croyez-moi, monsieur, ne vous arrêtez pas à ces petites *ménutics*... L'appartement est si *agriable*, si propre, si bien aéré !...

— Mais quelle est donc cette odeur qui me poursuit depuis que je suis entré? ce sont les plombs, je crois !... — Les plombs !... tiens, c'est vrai... Comment donc que ça se fait?... v'là la première fois que ça arrive... c'est ce gueux d'orage, bien sûr. — Si c'est comme ça chaque fois que le temps est à l'orage... — Jamais, monsieur... je vous dis, c'est la première fois... ça m'étonne moi-même...

— Et quel est le dernier prix ? — Monsieur, je vous ai dit 1,200 francs, il a toujours été loué ça... je peux vous le prouver... mais vous avez l'air si bon et je tiens tant à vous avoir dans la maison, que je vous le laisserai pour 1,100... Le propriétaire me bougonnera...

tant pis... je lui dirai que je me suis trompée. » Mais c'est bien parce que c'est vous, au moins, que je m'expose à avoir des désagréments bien désagréables ! »

Vous le prenez, cet appartement si agréable... vous y êtes comme dans une prison... Il faut allumer de la bougie à deux heures... jamais un rayon de soleil ne vient percer l'obscurité... Toutes les cheminées fument, et l'aimable odeur qui avait émoustillé votre nerf olfactif règne depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. De plus, vous avez l'avantage de le payer 100 francs de trop : jamais avant vous il n'avait été loué plus de 1,000 francs, — et quelquefois même neuf cents !

Si vous adressez à la portière quelques réclamations, elle les élude toujours avec la même réponse : « Je ne sais pas comment ça se fait... jamais ça n'est arrivé... ça m'étonne moi-même... Personne ne s'en est jamais plaint.... faut que monsieur soye bien *susestibe.* »

Et vous déménagez au bout de six mois. Mais peu importe à la portière ; elle trouvera moyen de louer l'appartement à d'autres comme elle vous l'a loué à vous, car il lui faut son sou pour livre sur la totalité de la maison, — et

elle finit toujours par le trouver et par empaumer quelques nouveaux jobards.

CHAPITRE XI.

De l'influence de la Portière sur toutes les choses de la vie et sur beaucoup d'autres encore.

Je l'ai dit et je le répète : la portière joue ici-bas le rôle du Destin. Elle peut, selon son caprice, vous faire la vie douce ou changer votre existence en un enfer anticipé. Aussi, soyez noté en encre rouge chez le commissaire, soyez pointé

sur les registres de la préfecture de police, soyez en suspicion près du corps tout entier de MM. les sergents de ville, soyez en guerre perpétuelle avec l'humanité tout entière ; tout cela n'est rien si vous êtes bien avec l'argus qui veille à la porte de votre maison. Il n'est pas de sacrifices qui doivent vous coûter pour vous attirer ses bonnes grâces.

Nous avons d'abord le chapitre des informations dont la portière dispose à son gré. Si vous voulez déménager, où votre nouveau propriétaire ira-t-il chercher des renseignements? chez la portière de votre ancienne habitation. Vous voyez tout de suite que votre sort dépend d'elle : elle peut vous assurer un gîte agréable, ou vous condamner à loger dans un hôtel à la nuit comme un repris de justice ou comme un maçon de la Creuse. Elle peut faire de vous un homme dangereux, un conspirateur, un fléau, une peste ; elle peut dire — que vous dégradez la maison, — que vous en arrachez les pierres pour jouer au petit palet, — que vous grattez les plombs et les gouttières pour en faire des balles, — que vous avez des chats qui se livrent régulièrement à un vacarme nocturne ; des chiens qui se mettent à leur aise sur tous

les paliers de la maison... C'est cent fois plus qu'il n'en faut, et l'on s'empresse de vous renvoyer votre denier-à-Dieu sans autre explication.

Et si vous voulez vous marier! où le beau-père futur ira-t-il puiser ses renseignements sur votre vie de garçon? indubitablement chez votre portière, confidente obligée de toutes vos petites peccadilles. Eh bien, il dépend d'elle de vous condamner au célibat. Voyez d'ici que de gloses elle peut faire sur vos orgies nocturnes, sur les amis que vous recevez, sur les minois chiffonnés qui se glissent dans l'ombre jusqu'à votre chambre, sur l'heure avancée à laquelle vous rentrez... quand vous rentrez... Et l'article créanciers! que ne peut-elle pas dire sur les protêts, les assignations, les significations qu'elle a été chargée de vous remettre! sur les prises de corps qui vous menacent!... Le beau-père voit tout de suite la dot dilapidée, et, vous tendant la main, il vous dit: « Touchez là, mon cher ami, vous n'aurez pas ma fille. » Vous vous creusez la tête pour savoir d'où vient ce revirement, et vous ne pensez pas à votre portière, qui n'a pas oublié, elle, que vous ne lui avez donné que cinq francs d'étrennes et que

vous avez lésiné sur les nombreuses contributions que vous lui deviez pour être rentré passé minuit.

Et une chose bien plus importante qu'un déménagement ou un mariage, c'est le service de la garde nationale dont la portière peut, si

elle est bien avec vous, vous exempter plus sûrement que tous les conseils de révision. Je

sais un de mes amis, que j'appellerai Loffard, pour ne pas vous dire son nom, et qui avait promis dix francs à sa portière, tant qu'il ne serait pas de la garde nationale, et qui n'en a jamais entendu parler. Il est vrai que, par surcroît de précaution, et pour le cas où MM. les recruteurs, ne s'en rapportant pas à la portière, eussent voulu visiter tous les étages de la maison, il avait fait clouer sur sa porte une énorme plaque de cuivre, sur laquelle était gravée cette inscription : *Madame Loffard, sage-femme.*

Imitez-moi donc ; chaque soir, ajoutez à votre prière cet utile appendice : Sainte portière, venez-moi en aide ; et délivrez-moi du mal et de la garde nationale.

Ainsi soit-il !

CHAPITRE XII.

La soirée chez la Portière.

Ne venez pas déranger la portière! ne lui demandez rien ! Elle a, ma foi, bien le temps de vous écouter ! Elle remue tout dans sa loge, elle essuie, nettoie, époussète, change les meu-

bles de place afin d'agrandir, s'il est possible, e local... Encore une fois, ne la dérangez pas, car, ainsi qu'elle le dit, *elle donne une soirée à c'soir.*

Toutes les bonnes de la maison sont invitées; elles seront neuf. Deux litres de marrons, voilà pour le substantiel; quatre bouteilles de cidre, voilà pour les rafraîchissements. La prudente commère ne s'est pas mise en frais : elle a compté sur ses convives, qui ont l'habitude de fournir un petit supplément à la consommation.

Il est huit heures, tout est prêt. Sur la table unique de la portière, qui lui sert à la fois de table à manger, de table à ouvrage et de table de jeu, est placé un jeu de loto flanqué de deux bouteilles; neuf verres sont symétriquement disposés; un vieux bout de chandelle achève de se consumer, fiché sur un brûle-tout.

— « Le cordon, s'il vous plaît ! » crie une voix.

— « Bon ! dit la portière, voilà les Giraudeau qui s'en vont. Mademoiselle Victoire va descendre. »

A peine elle a dit ces mots, que mademoi-

selle Victoire arrive. La portière s'empresse de lui offrir une chaise, d'éteindre ce qui reste du bout de chandelle et de le remplacer par la bougie que la bonne vient de descendre pour ses maîtres. — « Vous êtes la première, mam'zelle Victoire... Comme ces demoiselles sont en retard aujourd'hui. — Ne m'en parlez pas! les maîtres de Justine ont du monde à dîner, et la maîtresse de Sophie va au bal. — C'te scie! j' vous d'mande un peu qué qu'elle a besoin d'aller au bal... à son âge... si elle ne ferait pas mieux de se coucher. — Ne m'en parlez pas!.... — Mais qué qu' nous allons faire en les attendant? — Ma fine, j'en sais rien. Nous *jouererions* bien au loto, mais, à deux, c'est trop *ennuilliant*. — Ma foi oui... Dites donc, madame Benoît, si vous me faisiez un peu les cartes, pour voir. — C'est ça; pendant ce temps-là, elles arriveront peut-être. — Ah! j'oubliais... J'ai laissé une bouteille de vin de Bordeaux en dehors de la cave. — Bon, j'irai la chercher quand ces dames arriveront. Coupez!... de la main gauche, donc! Comment voulez-vous que les cartes parlent, si vous coupez de la main droite.... Là, nous y voilà... Oh! les belles cartes que vous avez...

Elles sont pleines d'argent.... en v'là-t-y ! en v'là-t-y !... v'là un petit brun qui vous pour-

suit... Prenez garde, y a auprès de lui une méchante femme qui vous jouera des tours, bien sûr... Ah ! v'là le facteur... vous recevrez une lettre d'un homme de campagne... vous apprendrez une mort... — Ah ! si ça pouvait être ma tante ! — Est-ce qu'elle doit vous laisser qué qu' chose ? — Cent écus de rente... c'est elle qui m'a élevée. Elle a eu tout plein

de bontés pour moi, elle m'aime comme sa fille... Dieu, que je serais contente !... — Bien sûr que c'est votre tante .. une femme d'âge. — Je crois bien, soixante-neuf ans! — Ah ! voici ces dames.

Toutes les bonnes arrivent à la file : l'une apporte une bouteille de liqueur, une autre un gros morceau de sucre; Mlle Justine, dont les maîtres ont eu du monde à dîner, a ses poches bourrées de massepains, de quatre-mendiants, de gâteaux de toute espèce. La portière range tout cela sur la planche, qu'elle appelle son buffet : tout le monde prend place, et la partie de loto commence.

C'est le portier qui tire les numéros; il n'oublie jamais de faire suivre l'appel de chacun d'eux de quelque signification burlesque. « — 77, les deux potences ; 33, les deux bossus ; 22, les deux cocottes; 11, les jambes à Thomas. —On pourrait bien dire aussi les jambes à Madame, s'écrie mademoiselle Ursule. — Bah! j'aurais cru qu'elle était grosse, vot maîtresse ! — Laissez donc ! tout ça coton !... en haut, en bas, par-devant, par-derrière, coton ! coton !... Je le sais bien peut-être mo qui l'habille. Elle n'a pas assez de ce que Mon

sieur a de trop. Lui, il se met un corset pour soutenir son ventre, qu'a toujours envie d'aller embrasser la pointe de ses pieds. Voyez-vous ce papillon de quarante-cinq ans, qui veut faire fine taille. » Une explosion de rires sur tous les tons accueille ces charitables confidences, et le portier continue le tirage de ses numéros.

— « 31, jour sans pain, misère en Prusse.

— Alors c'est tous les jours 31 à la maison, dit mademoiselle Thérèse... C'est vrai, ça... on meurt de faim dans c'te baraque-là. Croiriez-vous que madame a la chose de fermer le pain à clef... » Toutes les bonnes se récrient d'indignation ; la portière est plus enflammée que les autres... « Fermer le pain ! clame-t-elle, quelle petitesse !... Moi, quand j'avais des domestiques, ils mangeaient comme moi, absolument la même chose. — Comment, vous avez eu des domestiques ? s'écrie étourdiment mademoiselle Sophie. — Eh bien ! pourquoi donc pas ? Certainement que j'en ai *évus* ?... Est-ce que vous croyez que j'étais née pour être portière, par hasard ?... » Toutes les bonnes se regardent en dessous en échangeant un petit sourire.

« Je ne joue plus ! s'écrie mademoiselle Justine... C'est embêtant, n'y a qu'Ursule qui gagne... J'ai déjà perdu neuf sous. — Non ! non ! ne jouons plus, disent quelques autres. — Alors, dit la portière, nous allons passer aux rafraîchissements. Elle met sur la table des marrons et le cidre dont elle offre à ses invitées ; pour elle, elle se jette sur les gâteaux et les massepains et se verse à plein verre de la

bouteille de vin de Bordeaux... le cidre lui donne des coliques. Puis, quand elle s'est bien bourrée, elle avale la moitié de la bouteille de cassis... pour se rincer la bouche, dit-elle. Enfin onze heures sonnent ; après avoir convenablement bu, mangé et cancané, ces demoiselles prennent congé, et la portière, qui est fatiguée de sa réception, et dont les paupières s'appesantissent, se couche, et ne tarde pas à s'endormir de ce sommeil tenace que procure une bonne conscience accompagnée d'une demi-ivresse.

Malheur aux locataires qui ne sont pas rentrés ! ils feront, cette nuit-là, une longue station devant le marteau de la porte-cochère.

CHAPITRE XIII.

La fille de la Portière.

N'ayez peur que la fille de la portière se nomme *Louise* ou *Marie*, comme la fille d'un préfet ou d'un académicien. Fi donc ! c'est d'un horrible commun. La fille de la portière s'appelle *Amanda*, *Rosalba*, *Georgina*, *Angélina*, *Paméla*, toujours un nom en A, pris dans le roman favori de sa très - honorée mère. Voilà qui est distingué ! avec un nom comme celui-là, une jeune fille peut arriver à tout.

La fille de la portière est une petite personne fort insupportable ; et il serait difficile qu'il en fût autrement, d'après la façon dont elle a été

élevée. Dès qu'elle est en âge de comprendre quelque chose, sa mère sème dans sa jeune tête des idées d'orgueil et de grandeur, au milieu desquelles éclatent des paroles de regret et d'humiliation sur l'état auquel les événements ont réduit la pauvre femme. La petite Paméla grandit ainsi avec la conviction qu'elle n'est pas à sa place, et que tôt ou tard elle retrouvera le niveau qui doit être le sien.

Sa position dans la maison contribue encore à développer, chez la fille de la portière, des pensées d'avenir. Pour peu qu'elle soit gentille, les locataires l'accablent de caresses : les uns par affection, parce qu'ils aiment les enfants ; les autres pour se mettre bien avec la portière. Les mamans la font venir pour jouer avec leurs petites filles, elles s'en servent comme d'une poupée, lui arrangent les cheveux, lui mettent des rubans, lui essaient des bonnets, et répètent à chaque instant : « Est-elle jolie comme cela ! » Joignez à ces compliments, à ces caresses, les paroles de la portière et la coquetterie innée chez les femmes de toutes classes, et étonnez-vous, après cela, que la fille de la portière devienne en fort peu de temps une petite sotte et une petite chipie.

La fille de la portière fait du tort au merle et à la chatte ; Paméla détrône *Moumoutte* ou *Jacquot*. L'une n'a son mou, l'autre son chenevis, que quand mademoiselle Paméla a ses rôties et son café. Les conversations avec l'oiseau sont plus rares, les rons-rons du minet sont moins souvent provoqués : il faut blanchir la robe de Paméla, tuyauter la collerette de Paméla, cirer les souliers et les socques de Paméla ; il faut que la pauvre petite aille bien vite à la répétition.

Car voilà l'ambition qui trouble le sommeil de toutes les portières : faire de leur fille une actrice, une chanteuse surtout ! C'est, pour la portière, ce qu'un bâton de maréchal est pour un soldat, ce qu'un portefeuille est pour un commis. De bonne heure, tous les efforts de la portière sont dirigés vers ce but unique : faire entrer sa fille au Conservatoire, et presque toujours elle y parvient. En effet, parmi les habitants nombreux et divers qui se succèdent en dix ou douze ans dans la maison, il serait fort extraordinaire qu'il ne se rencontrât pas quelque artiste, quelque ami d'artiste, quelque personnage influent auprès d'un pouvoir quelconque. Enfin, les importunités maternelles ont triomphé de tous les obstacles : Paméla est élève du Conservatoire, confiée aux soins habiles de Panseron ou de madame Damoreau.

Dès ce jour s'opère chez la fille de la portière une transformation complète; la chrysalide est devenue un brillant papillon. La robe de mousseline de laine a remplacé la robe de toile; le bonnet a fait place au chapeau, le tartan au cachemire français; Paméla a des brodequins vernis, des gants jaunes et une ombrelle.

Quelques-unes de ces jeunes élèves, n'ayant pas été douées par la nature d'une voix suffisante, se contentent d'étudier tout simplement la tragédie et d'aspirer à détrôner Mlle Rachel!

Aussi passent-elles la journée à se draper dans un tartan rouge qui simule pour l'instant la pourpre impériale, et un vieux couteau de cuisine devient un superbe poignard, — qui leur sert à égorger... Racine et Corneille!

Le moral n'a pas subi une métamorphose moins entière : la fille de la portière adressait un bonjour et un petit sourire aux bonnes de la maison ; l'élève du Conservatoire ne doit pas les honorer d'un regard : quelquefois, quand sa mère n'était pas là, la fille de la portière tirait elle-même, de sa main à elle, le cordon de la porte cochère : l'élève du Conservatoire rougirait de descendre à un détail si bas ; si la portière n'est pas là, tant pis pour qui frappe ; on attendra, mais bien certainement elle n'ira pas mettre sa main blanche et gantée, faite pour baisser les stores d'un landau, en contact avec le cordon gras et puant d'une loge de portière... quelle horreur !... La pauvre enfant croit déjà tenir le sceptre de Sémiramis, avoir ceint le diadème de Didon.

Depuis que Paméla est au Conservatoire, la portière ne tarit pas sur son talent et sur ses succès.

Il faut, de toute nécessité, que vous vous arrêtiez devant sa loge pour écouter ses joies et ses doléances : ses joies du brillant avenir promis à sa fille, ses doléances des injustices auxquelles elle est en butte. « Figurez-vous, ma brave dame, qu'elles sont toutes jalouses d'elle ! Ces dames de l'Opéra en sèchent sur pied, quoi ! elles n'avaient pourtant pas besoin de cela, les pauvres femmes... On ne la fait pres-

que pus travailler... on veut empêcher qu'elle débute... Madame *Sole* (Stoltz) a dit qu'elle s'en irait si on donnait un rôle à Paméla... Madame Desrues (Dorus) a dit la même chose... Elles sont toutes comme des enragées... quelle petitesse !... Mais Paméla dit qu'elle se moque pas mal de la cabale... qu'elle débutera malgré tout le monde et qu'elle les enfoncera toutes... Ah ! dame !... c'est que si Paméla a une belle voix, elle a pour le moins une aussi bonne tête.

Varier cette petite diatribe et faire des laits de poule à sa fille, voilà désormais la seule occupation de la portière.

Ayant voué sa vie au culte de sa fille, la portière pourrait raisonnablement compter sur un peu de réciprocité ; mais il n'en est point ainsi. Paméla aime sa mère, elle l'aime même beaucoup, par égoïsme, comme on aime un être dévoué auquel on peut imposer tous ses caprices ; mais elle la respecte fort peu. Elle ne néglige aucune occasion de l'envoyer promener ; et comme le Conservatoire, s'il peut corriger les défauts de la voix, ne redresse pas les vices de l'éducation, elle le fait en termes un peu trop... pittoresques : « Qu'est-ce que tu me chantes ?... tu ne sais ce que tu dis !... Eh hu ! tu m'em-

ètes !... » Et la bonne femme se contente de épondre : « Paméla, si tu cries comme ça, tu e pourras pas chanter ton grand air. »

Enfin Paméla a fini son temps d'épreuves. lais, hélas ! si le Conservatoire peut perfec- onner, il ne lui a pas été donné de créer, et outes les leçons, tous les efforts du professeur 'ont pu assouplir cette voix revèche, remettre ans le ton des cordes fausses. Paméla s'en onsole en mettant sur le compte de la jalousie t de la cabale le refus que l'on fait de la lais- er débuter sur un théâtre lyrique, et la bril- nte élève du Conservatoire, qui devait rap- eler madame Pasta et détrôner madame Da- noreau, est trop heureuse d'accepter un mo- este emploi de troisièmes rôles aux *Funam- ules.*

CHAPITRE XIV.

Le jour des débuts.

Enfin le grand jour a lui : c'est ce soir que mademoiselle Paméla fait son premier début dans un vaudeville en un acte intitulé : les *deux Califes*, et que sa digne mère, qui depuis un mois l'entend nommer dix fois

par jour, appelle imperturbablement les *deux Canifs*. Il est à peine huit heures du matin, et déjà la portière a été chez tous les voisins leur conter la grande nouvelle. Mais, hélas! pour les billets qu'elle avait si généreusement offerts d'avance, il n'en est plus question. Le directeur n'a voulu donner à la débutante que deux places de parterre et deux places de secondes loges. Aussi il faut voir la belle colère de la maman : « Ces cancres-là ! s'écrie-t-elle, ils mériteraient que Paméla fasse la malade, et ne joue pas... ça les embarrasserait joliment! Elle fait la maîtresse d'un *Canif*... ça ne se remplace pas facilement un rôle comme ça.... et ils seraient obligés de faire relâche.... ça leur'z'y apprendrait. » Ce qui la console un peu, c'est que le perruquier d'en face, qui ne veut pas perdre la pratique du faux-tour de la portière, et qui espère bien avoir la fourniture des perruques de la débutante, a promis d'acheter un billet de parterre et de claquer de main de maître mademoiselle Paméla.

Généralement, la portière est fort peu à sa besogne ; mais le grand jour du début de sa fille, elle est complétement étrangère à ce qui se passe dans la maison. On la déménagerait

pièce par pièce, on la démolirait étage par étage, qu'elle ne s'en apercevrait pas. Elle est

au troisième ciel ; elle voit sa fille couronnée, portée en triomphe, apothéosée, et ne descendant de son nuage que pour tomber dans une voiture à quatre chevaux, à côté de quelque duc et pair qui aura sollicité sa main. Aussi malheur à ceux qui, ce jour-là, ont affaire aux locataires : elle vous enverra au cinquième pour celui qui loge au premier, au se-

cond pour celui qui habite le quatrième. Elle ne peut rester en place, elle va de sa loge à la rue et de la rue à sa loge, chantant sans s'arrêter, et avec accompagnement de son merle, ces deux vers, les seuls que sa fille ait à dire dans tout son rôle, et qui font partie d'un morceau d'ensemble :

Montrez-vous digne de mon cœur,
Mon prince, soyez mon sauveur!

Tous les locataires qui sortent ou qui entrent sont forcés de subir l'expression de sa joie : « Excusez, monsieur, je vous demande bien pardon... c'est que c'est aujourd'hui que ma fille débute... Mon Dieu, oui! dans les *deux Canifs... une ouvrage faite* exprès pour elle. J'aurais bien voulu offrir un billet à monsieur, mais le directeur n'a pas voulu en donner, parce qu'il dit comme ça que le début de ma fille doit faire beaucoup d'argent... J'crois bien, la première élève du Conservatoire!... » Et si le locataire s'éloigne sans s'extasier sur le bonheur de la portière et sur le talent présumable de sa chère fille : « C't'animal, s'écrie-t-elle, comme il m'répond... J'lui conseille...

sa fille qui éreinte son piano depuis six mois, et qui ne peut pas seulement jouer : *Ah! vous dirai-je, maman...* Va, va, fais ta tête.... tu seras peut-être bien heureux un jour si ma fille daigne te saluer... »

Enfin Paméla revient de la répétition, et la portière oublie un instant tous ses griefs contre l'espèce humaine pour se mirer dans sa fille. « Es-tu gentille !... et puis, comme tu as l'air distingué ! C'est surtout quand tu chantes *ton grand morceau...* tu sais.... *Montrez-vous digne de mon cœur.* Alors, vois-tu, tu es magnifique. Chante-le-moi donc un peu. — Ah ! quelle scie !... J'arrive de la répétition, je suis *échignée*, faut que je joue à sept heures, et v'là qu'elle veut me faire chanter !... — Allons, allons, ne te fâche pas : c'est que j'aime tant à t'entendre... Dis donc, Paméla, est-y beau garçon celui qui joue ton *Canif*? — Calife, ma mère, Calife !... Voilà cent fois que je te le dis : tu te feras moquer de toi. — *Canif*, j'entends bien... je ne sais pas. moi... C'est que je l'ai vu l'autre jour qui sortait de la répétition, et il ne m'a pas l'air beau du tout. A ta place, moi, j'aurais signifié que je ne jouais qu'avec un joli garçon. »

Arrive enfin le soir, et l'heureuse mère se hâte de revêtir ses plus beaux atours, pour aller assister au triomphe de sa fille. Aussi la chatte en soupe-t-elle trois heures plus tôt que d'ordinaire.

La portière, qui a eu un billet des troisièmes loges, va prendre place à côté d'une voisine

qu'elle a amenée avec elle. Dès que sa fille entre en scène, la bonne femme ne se contient plus : « La voilà ! c'est elle !... Voyez donc comme elle se présente bien, comme son costume lui va !... »

Le public des boulevards est assez peu endurant ; il a payé sa place, et il veut avoir du plaisir pour son argent. Les exclamations de la portière indisposent ses voisins, qui lui impo-

sent silence d'un ton peu aimable. Enfin elle se tait, car la débutante vient d'ouvrir la bouche. Dès qu'elle a fini de parler, la portière est stupéfaite du calme qui règne dans la salle. « Eh bien ! ils ne l'applaudissent pas ? Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc, ces imbéciles-là ?.. » Mais la pièce tout entière se joue ainsi, sans que l'on fasse plus attention à Paméla qu'au dernier des comparses. Au lieu des fleurs sur lesquelles la portière comptait si bien, sa fille n'emporte du théâtre qu'un fort rhume qui la force de rester couchée pendant huit jours, et elle-même est malade d'une colère rentrée. Mais avec des soins cela n'a pas de suite, et Dieu sait si une portière se soigne lorsqu'elle est malade ! elle connaît une foule de recettes de tisanes toutes plus pectorales les unes que les autres !

Par exemple, elle ne se met jamais à la diète, ce régime étant déclaré par elle complétement abrutissant.

Aussi, lorsqu'elle recouvre la voix, elle en profite pour faire passer cette même colère sur toutes les personnes qui sont forcées d'avoir quelques relations sociales avec elle, et surtout

sur le pauvre porteur d'eau, s'il a le malheur de répandre une goutte de sa marchandise sur l'escalier.

Puis, après, l'infortunée mère épanche ses chagrins dans le sein de toutes les bonnes de la maison, et leur raconte comme quoi elle craint bien que le rhume de sa fille ne lui fasse per-

dre un *sol*, auquel la pauvre enfant n'a jamais pu monter.

CHAPITRE XV.

Du protecteur.

Paméla s'est rétablie, elle a continué ses débuts tout doucement, incognito, sans porter ombrage à personne, et elle fait partie de la troupe aux appointements de 900 fr. Ce chiffre est bien loin des monts d'or qu'avait rêvés l'imagination maternelle, mais les illusions sont toujours là ; Paméla a du talent, et puis d'ailleurs Paméla est jolie.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis le premier début de la jeune fille, et déjà, un soir qu'elle sortait du théâtre, une ouvreuse de loges officieuse, qui demeurait dans son quartier, lui avait dit, tout en cheminant, qu'elle avait remarqué un monsieur d'un âge mûr, qui venait chaque soir prendre place à l'avant-scène, et qui avait son binocle incessamment braqué sur la jeune débutante. Paméla se promet bien de s'assurer par elle-même de la vérité du fait. Aussi lance-t-elle des œillades assassines à tous les amateurs des avant-scènes.

Dès qu'elle avait mis le pied sur les planches du théâtre, sa prévoyante mère l'avait d'avance effrayée sur l'amour des jeunes gens. Elle lui avait fait entendre que donner son cœur à un jeune homme, c'était le plus sûr moyen de n'arriver à rien ; que la jeunesse fuyait vite, et qu'il fallait penser à ses vieux jours. Pour donner plus de poids à ses discours au moyen d'un exemple, elle s'était offerte elle-même, et, pour la première fois, elle revélait le passé de sa vie : son amour maternel, et, il faut bien le dire, un peu aussi son intérêt personnel, lui faisaient livrer son secret. « Oui, mon enfant, avait-elle dit, j'ai fait la folie d'écouter un jeune homme, et tu es le fruit de cet amour... Tu vois où cela m'a menée, à une loge de portière... et certes je n'étais pas faite pour cela. » N'importe à qui elle parle : il faut toujours que le discours de la portière vienne se couronner de cette phrase. Paméla, qui n'avait pas la moindre vocation pour l'état de sa mère, et chez qui avaient germé les idées ambitieuses que celle-ci avait semées en elle, s'était bien promis de défendre son cœur contre les assauts que l'on tenterait à son endroit, et elle s'était tenu vertueusement parole, si l'on peut appeler cela de la vertu.

Les demi-confidences de l'ouvreuse de loges lui firent entrevoir l'éden après lequel elle soupirait en secret.

Elle s'irritait grandement de n'être pas mieux mise qu'une figurante, quand plusieurs de ses camarades qui n'avaient ni plus de talent, ni plus d'appointements qu'elle, avaient une tenue de danseuse d'opéra. Aussi, dès le lendemain, porta-t-elle toute son attention vers le monsieur de l'avant-scène, et il ne lui fut plus permis de douter qu'il ne vînt là

pour elle quand la complaisante ouvreuse lui remit le soir un petit poulet du vieil habitué.

Une jeune fille cache toujours à sa mère ses affaires de cœur ; elle ne lui cache pas ses affaires d'intérêt. Or, ceci est une affaire d'intérêt. Aussi, Paméla n'est pas plutôt rentrée qu'elle fait part à la portière de ce qu'on lui a dit, de ce qu'elle a remarqué, et de la lettre qui lui a été remise. La bonne femme met gravement ses lunettes, lit, ou plutôt épelle la tendre épître, appuie sur chaque mot, et finit par dire : « C't'homme-là paraît avoir des sentiments ; faudra voir. »

Le manége continue aux avant-scènes, et enfin Paméla, après en avoir conféré avec sa mère, pense qu'il s'est passé assez de temps en escarmouches, et que, s'il est encore trop tôt pour se rendre, on peut du moins recevoir un parlementaire dans la place. En conséquence, l'ouvreuse est chargée d'une lettre de Paméla pour M. *Adolphe*, car le prudent amoureux n'a risqué qu'un prénom, qui, peut-être encore, n'est pas le sien. On accepte un rendez-vous aux Tuileries. Le monsieur est pressant, il fait des offres brillantes ; et quand on juge qu'il s'est suffisamment enferré, on lui répond qu'on

est sous la dépendance d'une mère, qu'on l'engage à venir voir.

En apprenant qu'il y a une mère qu'on peut aller voir pour causer d'une affaire de ce genre, le monsieur est parfaitement tranquille sur le résultat de sa démarche ; il sait que c'est chose conclue, et qu'il ne s'agit plus que de débattre le chiffre. Mais il a l'intention d'être généreux. Il vient voir la portière qui le reçoit avec la dignité la plus comique.

La respectable mère ne tarit pas sur les vertus de sa fille et sur les principes sévères qu'elle lui a inculqués : c'est l'éloge qu'un marchand fait de sa marchandise pour en avoir le plus haut prix possible. Le monsieur a tout compris et il est tellement d'accord que l'on va louer et meubler un petit appartement :

chambre à coucher, salle à manger, salon, cabinet de travail où l'on mettra un piano, de plus

une chambre pour la portière, qui ne pourrait jamais se séparer de sa Paméla.

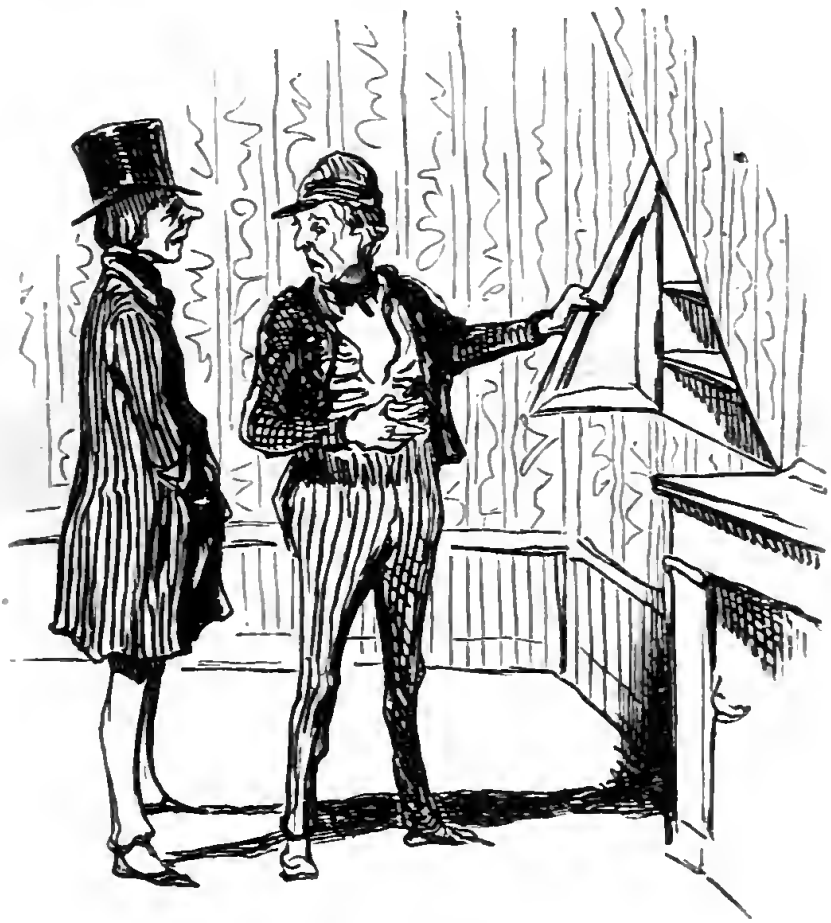
Tout cela est promptement terminé ; l'appartement est prêt ; rien n'y manque. Dans la commode, un cachemire, des robes, des dentelles ; dans le secrétaire, un rouleau de cent louis ; dans la chambre de la maman, un châle de bourre de soie.... une belle tabatière... Un bonnet garni de rubans rouge, — archi-ponceau..... Des lunettes en argent... et un tour d' chez l' coiffeur.

La respectable dame s'affuble immédiatement de tous ces ornements, et va rendre des visites à toutes les personnes de sa connaissance pour les mortifier par son luxe asiatique.

Il va sans dire que si un inexorable propriétaire force la portière à ne pas quitter sa loge à l'improviste, et à y rester les huit jours de rigueur, — elle se soumet à cette loi terrible, mais les infortunés locataires en sont les victimes.

La portière ne tire plus le cordon qu'à la vingt-cinquième sommation.... à coups de marteau.

Quant à faire voir les logements qui sont à louer au sixième étage, elle regarde cela comme bien au-dessous d'elle, et, plutôt que de s'abaisser à grimper ainsi cent quarante marches, elle donne dix sous au portier d'à côté pour qu'il se charge de faire valoir à sa place les beautés du logement et l'agrément des *placards !*



Désormais, notre nouvelle *rentière* est d'une fierté excessive, c'est à peine si, lorsqu'elle demande le cordon, elle ajoute *s'il vous plaît* ? — quand bien même elle s'adresserait au *suisse* d'un Ministère !

CHAPITRE XVI.

Mère d'Actrice.

La portière, ou plutôt l'ex-portière est au comble de ses vœux... La voilà enfin dans la position pour laquelle elle était née : libre, indépendante, maîtresse de son temps, de ses actions.

La pauvre femme ne s'aperçoit pas qu'elle n'a fait que changer d'esclavage. La nouvelle actrice ne s'est pas chargée de sa mère, par affection ou par reconnaissance ; elle ne l'a prise

que comme une domestique fidèle, dévouée, discrète, et qui ne lui coûtera pas cher.

Dès le matin, il faut que la maman soit levée avant le jour — pour faire le ménage — nettoyer les chaussures de sa fille, allumer le feu, — aller chercher le pain, la crème, la braise... Et elle fait tout cela avec précaution, en silence ; car sa fille dort la grasse matinée, et elle a donné l'ordre que l'on n'entrât jamais chez

elle avant onze heures... Enfin madame sonne, et la maman s'empresse de lui porter dans son lit sa tasse de chocolat et ses rôties beurrées...

La jeune femme reçoit encore chaque jour une autre visite que celle du protecteur ; celle-là exige des précautions et de la surveillance, et c'est la maman qui en est chargée. Postée à sa fenêtre, elle fait le guet ; et dès qu'elle aperçoit le cabriolet du protecteur s'arrêter à la porte, elle va sonner l'alarme près de la cham-

bre de sa fille. — « Vite, vite, s'écrie-t-elle, voici quelqu'un ! » Aussitôt un jeune homme s'échappe de la chambre de la fille et se réfugie dans la chambre de la mère, pendant tout le temps que le protecteur fait sa visite.

Lorsque l'actrice dîne seule, elle daigne admettre sa mère à sa table; mais dès qu'elle a quelqu'un, la bonne femme se retranche dans son rôle : elle sert à table et dîne après tout le monde.

Chaque soir, la maman accompagne sa fille au théâtre. Placée dans la coulisse, elle se tient immobile comme un portant, avec le châle de sa fille, qu'elle s'empresse de lui jeter sur les épaules chaque fois qu'elle sort de scène. Quand le spectacle est fini, elle va chercher le fiacre qui doit reconduire chez elle l'heureuse comédienne.

Ce sort plaît à l'ex-portière; elle est dans le Paradis, et parce qu'elle est à la tête du ménage de sa fille, elle se persuade qu'elle commande et qu'elle est maîtresse. Aussi répète-t-elle à qui veut l'entendre : « C't'enfant là me donne bien de la satisfaction !... V'là ce que c'est que d'*inculper* de bons principes à ses enfants !... »

Et, pour charmer sa vieillesse, la respectable grand-mère se promet bien d'*inculper* les mêmes principes aux enfants de son enfant!

TABLE.

CHAPITRE I^er. — Généalogie de la portière. 5
CHAPITRE II. — Des rapports de la portière avec le propriétaire et les locataires. 10
CHAPITRE III. — Intérieur du ménage de la portière. 18
CHAPITRE IV. — Le mari de la portière. 23
CHAPITRE V. — Tribulations. 31
CHAPITRE VI. — Les tracasseries de la portière. 43
CHAPITRE VII. — Contributions indirectes. 50
CHAPITRE VIII. — Le 1^er janvier. — Les étrennes. 56
CHAPITRE IX — Les cartes de visite. 61
CHAPITRE X. — Les appartements à louer. 67
CHAPITRE XI. — De l'influence de la portière sur toutes les choses de la vie et sur beaucoup d'autres encore. 73
CHAPITRE XII. — La soirée chez la portière. 78
CHAPITRE XIII. — La fille de la portière. 86
CHAPITRE XIV. — Le jour des débuts. 94
CHAPITRE XV. — Le protecteur. 104
CHAPITRE XVI. — Mère d'actrice. 115

FIN.

Sous presse,

Pour paraître dans les premiers jours du mois d'août,

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

Physiologie

DE L'EMPLOYÉ,

Par M. de Balzac.

VIGNETTES PAR TRIMOLET.

PRIX : 1 FRANC.

Sous presse, pour paraître en août.

Physiologie

DU PROVINCIAL A PARIS,

Par Pierre Durand (du *Siècle*).

DESSINS PAR GAVARNI.

PRIX : 1 FRANC.

Sous presse, pour paraître en août.

Physiologie

DE L'ÉCOLIER,

Par Edouard Ourliac.

DESSINS PAR GAVARNI.

PRIX : 1 FRANC.

Sous presse, pour paraître prochainement.

Physiologie

DE L'HOMME A BONNES FORTUNES,

Par Édouard Lemoine.

VIGNETTES PAR ALOPHE ET JANET-LANGE.

PRIX : 1 FRANC.

Sous presse, pour paraître prochainement.

Physiologie

DU FLOUEUR,

Par Charles Philipon.

VIGNETTES PAR DAUMIER ET GAVARNI.

PRIX : 1 FRANC.

Sous presse, pour paraître prochainement.

Physiologie

DU TAILLEUR,

Par Louis Huart.

DESSINS PAR GAVARNI.

PRIX : 1 FRANC.

PUBLICATIONS

D'AUBERT ET C^IE,

GALERIE VÉRO-DODAT.

FOLIES CARICATURALES, par Cham, Emy, Forest, Maurisset, Bouchot, Trimolet, Pruche et autres. La livraison est composée de 8 pages remplies de petites caricatures très-comiques. Prix de la livraison. 50 c.

13 *livraisons sont en vente.*

L'ALBUM CHAOS, huit livraisons composées chacune de 4 pages contenant un nombre incroyable de sujets de tous genres, dessinés à la plume. Prix de la livraison.

Sous Presse.

LE MIROIR DU BUREAUCRATE, joli petit album de poche, caricatures sur la bureaucratie.

OUVRAGES D'ENFANTS.

LA MORALE EN IMAGES va paraître par livraisons de 8 pages de texte, ornées de jolis dessins sur bois et accompagnées chacune d'une lithographie par MM. Charlet, Jules David, Devéria, Grenier, Roqueplan, et autres. Le volume se composera de 40 livraisons à 25 c.

LE PANORAMA DES ENFANTS CÉLÈBRES, 40 livraisons ornées de lithographies imprimées en deux teintes. Prix de la livraison. 25 c.

En vente chez les mêmes Libraires.

PHYSIOLOGIE DU MÉDECIN, par *L. Huart*, dessins par *Trimolet*. 1 fr.

Id. DE LA LORETTE, par *Maurice Alhoy*, dessins par *Gavarni*. 1 fr.

Id. DE L'ÉTUDIANT, par *L. Huart*, dessins par *Daumier*, *Alophe et Maurisset*. 1 fr.

Id. DU GARDE NATIONAL, par *L. Huart*, dessins par *Trimolet* et *Maurisset*. 1 fr.

Id. DE L'HOMME DE LOI, par *un Homme de Plume*, dessins par *Trimolet*. 1 fr.

Id. DU FLANEUR, par *L. Huart*, dessins par *Daumier* et *Alophe*. 1 fr.

SOUS PRESSE :

Id. DE L'EMPLOYÉ, par *Balzac*. 1 fr.

Id. DU PROVINCIAL A PARIS, par *Pierre Durand* (*du* Siècle). 1 fr.

Id. DE L'HOMME MARIÉ, par *Paul de Kock*, dessins par *Henry Monnier*. 1 fr.

Id. DU FLOUEUR, par *Ch. Philipon*, dessins par *Daumier*. 1 fr.

Id. DE L'HOMME A BONNE FORTUNE, par *Édouard Lemoine*. 1 fr.

Id. DE L'ÉCOLIER, par *Ourliac*. 1 fr.

Id. DU TROUPIER, par *Marco-Saint-Hilaire*. 1 fr.

Id. DE LA DEMOISELLE A MARIER, par *L. Huart*. 1 fr.

Id. DU SALTIMBANQUE, par *Varin*. 1 fr.

Id. DE LA GRISETTE. 1 fr.

Id. DU JOURNALISTE, par *Louis Huart*. 1 fr.

Id. DU BOUTIQUIER. 1 fr.

Id. DU CÉLIBATAIRE, par *Paul de Kock*. 1 fr.

Et beaucoup d'autres *Petites Physiologies* du même format et du même prix.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON.

1558-261